

Wendy Delorme

La Mère, la Sainte et la Putain

(Lettre à Swann)

Roman



Du même auteur

QUATRIÈME GÉNÉRATION, Grasset, roman, 2007

INSURRECTIONS ! EN TERRITOIRE SEXUEL, Au diable vauvert, essai,
2009, 2022

LE CORPS EST UNE CHIMÈRE, Au diable vauvert, roman, 2018

VIENDRA LE TEMPS DU FEU, Cambourakis, roman, 2021

L'ÉVAPORÉE, avec Fanny Chiarello, Cambourakis, roman, 2022

DEVENIR LIONNE, J.C. Lattès, roman, 2023

ISBN: 979-10-307-0584-3

© Éditions Au diable vauvert, 2012, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Préface

Ceci est un roman d'amour

Un récit, plus exactement, qui commence le jour de la rencontre et se prolonge après la fin de l'histoire, à travers l'écriture. Je l'ai rédigé d'une traite, l'été de mes trente ans (c'était en 2009), l'âge auquel je savais déjà ce qu'est un cœur brisé, et le pouvoir de l'écriture pour charrier hors de soi la douleur et la peine.

C'est un journal de bord aussi, celui d'une tournée d'artistes. Je l'ai écrit au fil du voyage, entre Paris, Berlin, Francfort, Bruxelles, Malmö et Stockholm. Habitée d'une passion amoureuse qu'il me fallait égrener en pages quotidiennes, chevillée à la prémonition que l'histoire ne durerait pas. Alors je l'ai écrite, comme on tente parfois de conjurer le sort par des rituels. Écrire est mon rituel, une pratique quotidienne qui me tient debout à travers les années, fait colonne vertébrale et m'aide à exister.

Ceci n'est pas un roman hétérosexuel. Je le précise parce que les lectures sont plurielles et qu'il est arrivé parfois, depuis sa première publication voici plus de dix ans, que des lecteurs n'y lisent pas ce que décrit le texte, malgré mon intention et malgré le vécu qui nourrissait ces lignes. Je préfère donc prévenir qu'il

faut chercher dans certains de ses termes d'autres signifiés que leur sens habituel. Le mot de « père » par exemple, est employé dans un sens différent du lexique officiel. Si paternité il y a, ici, c'est celle des mots de ce texte, auquel cette histoire d'amour éphémère a donné naissance. Car on peut « faire des mots » à quelqu'un, comme on lui fait l'amour, comme on fait un enfant. C'est ce qui se produit lorsque j'aime très fort : il en naît des histoires, personnages, romans.

Ne vous demandez pas pourquoi la narratrice appelle celui qu'elle aime « le presque garçon ». Car il en est des genres humains comme des genres littéraires : leurs frontières sont poreuses comme celles des territoires. Mettez des barbelés, postez des garde-barrières : ça ne servira qu'à produire plus de violence et d'incompréhension. Et il est des personnes qui campent à la frontière (c'était le cas du presque-garçon quand je l'ai rencontré).

Ce livre s'adresse à un enfant à venir, mais il est d'abord un être fait de mots. Les livres sont des créatures textuelles, qui ont leur trajectoire et peuvent interagir de mille et une manières avec qui les lira. Écrire celui-ci m'a aidée à apaiser mon âme, puisse-t-il faire écho à d'autres cœurs brisés. Ce que je peux vous dire, plus de treize ans après avoir écrit ce texte : le temps et l'écriture procèdent d'une même essence : celle qui guérit de tout.

Wendy Delorme, décembre 2022

Première partie
Ton père

Laisse-moi d'abord te parler de ton père. Comment on s'est connus, pourquoi on s'est quittés.

Te dire d'où tu viens, comment on t'a faite et comment on a posé ensemble un point final à cette histoire, pour que tu puisses naître.

Ce n'est pas qu'il ne te voulait pas. C'est qu'on n'est pas de la même espèce, lui et moi. Ta mère est une putain, lui est un bourgeois. Et puis c'était l'été, un amour de vacances, un amour de tournée. On t'a conçue plusieurs fois. À Paris, Bruxelles et Berlin. Mais ta ville natale est Helden, en Allemagne. Je te raconterai.

Laisse-moi te dire qu'on s'est aimés, un mois quinze jours. Au soleil. Il avait le regard le plus noir, le plus aiguisé, les reins les plus rapides. Il m'a chevauchée loin.

Laisse-moi te décrire où il m'a emmenée.

Te dire que ce qu'il m'a laissé en partant est plus précieux que tout ce qu'il ne m'a jamais donné.

Les folles

Avant de le connaître, j'aimais les filles cinglées.

Les folles perdues et les droguées.

Parce qu'elles sont abîmées, loin du réel, démesurées dans leur passion.

En elles je puisais l'inspiration d'un texte, trouvais le rythme d'une phrase au détour de leurs gestes, d'un rire au milieu de la nuit, d'un regard noyé, absent, de leurs corps perdus dans des courses sans pitié à l'orgasme, plus loin, plus fort.

J'ai les pieds sur terre moi, je suis bien enracinée dans la chair de mon ventre, pourvu qu'on la fasse jouir. Jamais je ne lâche le fil qui me tient à l'agenda de la journée. Ou alors juste quelques heures, un matin de nuit blanche. Ce sont des risques calculés.

Et puis il y a la fête, l'art, le champagne, les corps nus, les corps qui dansent, la musique, la nuit.

J'aimais les filles cinglées parce qu'elles n'ont pas de limite dans le sexe, elles passent leur temps à les chercher. Parce

qu'elles vont vite et sans s'arrêter, respirent juste le temps de reprendre leur souffle entre deux empoignades. Parce que, par instants de grâce, elles sont belles comme un matin de fin du monde. Parce qu'elles font mal à regarder, et qu'elles n'aiment personne.

On s'attrapait après minuit, toujours. Pour se perdre à l'aube.

Parfois, le lendemain, je ne me rappelais plus la forme des seins ou la couleur des tétons que j'avais pourtant mordus et torturés. J'étais trop ivre.

Et puis c'était l'heure d'aller travailler.

Mais un matin d'été, j'ai raté le coche du réveil.

Le jour s'est levé sans effacer la grâce de la nuit. Et je n'avais pas mal.

Ce matin-là au creux de moi, je ne savais pas encore mais je te portais déjà.

Il y a eu ce retour en taxi imprévu après minuit un vendredi, cette nuance arrogante dans la voix qui m'a détournée du chemin de chez moi, une bouche qui a pris la mienne, un sourire de faune, des fossettes qui m'ont accrochée entre des draps, un sourcil parfaitement arqué, sombre et velouté qui se perdait en pointe sur la soie d'une tempe brune, une main longue et forte sur un poignet fin, une épaule bronzée écrasée sur l'oreiller, la voix qui m'intimait « suce-moi », « mets-toi à quatre pattes », et moi qui obéissais, m'écartais plus encore.

J'ai joui et me suis imprégnée de l'odeur nouvelle de ce corps nouveau qui adoptait si vite le mien.

Il y a eu une nuit, puis deux, puis trois.

Il y a eu mon rire, des paquets de clopes fumées, du thé vert et des madeleines au petit déjeuner, trois petits jours pâles sur les toits de Paris, ma robe noire, ma robe rouge, puis ma robe à fleurs enroulées au pied du matelas, des heures insomniaques à regarder dormir un presque-garçon à la bouche parfaite, d'un sommeil silencieux d'enfant épuisé.

Troisième matin d'été

Troisième matin d'été, celui de mes 30 ans. Tu grandis au creux de moi et je ne le sais pas.

Retour à la maison en sandales, dans la robe à fleurs chiffonnée. Il est 9 heures et la chaleur se lève sur la ville.

Je souris aux gens qui rentrent dans le métro, au facteur qui traîne son cabas à roulettes, au magasin de tatouage qui ouvre sur la rue de Douai, aux odeurs trop mûres des poubelles vertes qui pourrissent au soleil en attendant d'être cueillies, au parfum de chocolat qui me tente devant une boulangerie. J'ai faim mais les sens repus et pas l'intention de manger, j'aime l'acuité qui creuse mon ventre et allège mes pensées, je souris sans vraiment savoir pourquoi.

J'ai sur les lèvres le goût d'une certaine bouche qui m'a embrassée tout à l'heure place de Clichy, et l'odeur d'une peau brune sur mes mains.

J'avais presque oublié ma capacité d'émerveillement.

Le premier mot que j'ai écrit à ton père, c'était ce matin-là : Merci.

Le matin du quatrième jour

Le matin du quatrième jour, je porte une robe blanche et je veux voir la mer.

C'est bête à pleurer, et ça tient en quinze lignes :

Je me réveille et j'ai 15 ans.

L'âge maudit de l'acné, des appareils dentaires et des lettres à l'eau de rose, des pages horoscope de *Biba* qui vous disent l'avenir de la semaine et on y croit, de l'auto-bronzant en hiver et des minijupes trop courtes en été, des heures passées au téléphone avec les copines en pleurant parce qu'on ne veut pas être comme tout le monde, des régimes amaigrissants et des convictions absolues. L'âge où on veut être muse et artiste, où on développe le syndrome de Lady Chatterley (on sèche les cours et on s'encanaille au Royal's Pub avec les mauvais garçons du lycée d'à côté), l'âge où on a une bouteille de gin planquée dans son tiroir à sous-vêtements parce qu'on lit Bukowski et qu'on pense que l'alcoolisme va avec le talent, l'âge où on fait des déclarations d'amour à sa meilleure amie parce qu'on

croit que la vie est un roman, l'âge où tout est possible et rien n'est urgent.

J'ai 15 ans au réveil du quatrième matin quand je réclame des câlins au presque-garçon qui regarde les infos en buvant son café, j'ai 15 ans quand je boude parce que ce week-end il part à la mer sans moi, j'ai 15 ans quand je regarde le ciel de nuit des heures durant pendant qu'il dort du sommeil des justes et de ceux qui se lèvent tôt pour aller travailler.

Entre 15 et 30 ans, il se passe avant tout une érosion des sens et des émotions. Un effet d'anesthésie. On ne pleure plus pour les chiots écrasés, l'injustice de ce monde et la méchanceté des méchants. On se renforce, le cœur s'émousse à s'être frotté à tant de corps, quelques chagrins nous ont aguerries, on pense être revenu de tout, invincible, une machine de guerre, la plus forte, une statue de bronze qui se polit, chauffe et luit sous les caresses sans jamais prendre vie et voilà, on rencontre un presque-garçon le vendredi soir et le dimanche, on a 15 ans.

À partir de là, c'est foutu.

Parce qu'on consulte compulsivement son téléphone en attendant ses messages, comme le jour du premier rendez-vous galant (moi, il s'appelait Joël et il n'est jamais venu. Il ne faut pas sucer les mecs le premier soir, le lendemain ils ne viennent pas au restaurant). Parce qu'on ne peut pas penser à autre chose, et qu'on a du mal à travailler. Soudain les aléas du quotidien sont risibles, superflus, exactement ce

qu'ils sont : des aléas. La vieille chamaille avec le principe de réalité refait surface.

L'urgent et l'important se réorganisent selon une nouvelle échelle de valeurs. L'incurie de l'adolescence a repris le dessus, on sabote avec un plaisir fou les impératifs de la vie adulte ; on n'ira pas au travail aujourd'hui, on ne préparera pas à déjeuner, on ne réparera pas le carreau cassé, on ne fera pas les courses et on ne postera pas la lettre aux impôts, on ne vérifiera pas le solde du compte courant, on ne fera pas le ménage, on laissera mariner la vaisselle et on ne prendra pas de douche (on veut sentir l'autre sur soi), on regardera d'un œil ironique et ravi les cadres dynamiques du neuvième arrondissement alignés sous le soleil de juin devant la Rose Bakery pour la pause déjeuner, on se sentira parfaitement légère à une terrasse de la rue des Martyrs, un diabolo menthe à la main. C'est qu'on est redevenue une fille de 15 ans, cachée dans un corps de 30.

Autrement dit, une parfaite idiote.

Cinquième jour – soir

Même combat

Robe à pois, chaussures assorties. Terrasse rue des Martyrs, une bouteille de vin blanc s'épuise en même temps que la nuit tombe.

Le presque-garçon m'a apporté des fleurs dont je ne connais pas le nom et qui sentent bon. Je parle pour ne rien dire à côté de gens qui ont beaucoup à dire sur eux-mêmes.

Il porte une chemise bleue, il a l'air d'avoir 15 ans. Je déteste tout à coup son flegme, le pli net et ondulé de sa chevelure, la découpe pure de la ligne des mâchoires, sa voix claire qui énonce, précise, des choses intelligentes et sobres, sa façon de secouer la cendre de sa cigarette d'un geste sec, comme on vise en touchant juste. Même lorsqu'il me baise, il est toujours bien mis. Les cheveux en bataille ne lui donnent pas l'air décoiffé.

Moi, j'ai toujours une mèche qui s'échappe de mon chignon, l'eye-liner asymétrique, le rouge à lèvres qui déborde. Je laisse des traces partout, ma cendre tombe

toujours à côté du cendrier, je m'éparpille, je m'agite, fais tomber des objets, me cogne dans les meubles, trébuche, divague et me répands.

Lui est lisse, impeccable. Il sourit, me rend mes baisers et résiste à toutes les tentatives de déstabilisation.

Il ne m'emmènera pas à la mer ce week-end.

La flatterie, le câlinage, le scrutin de mes colocataires et amis, la culpabilisation et les bouderies le laissent intouché comme la roche polie, noire et brillante sur laquelle coule un ruisseau transparent. Imperturbable. J'en conclus qu'il est minéral. Sombre et dense, inaltérable.

Je suis perplexe.

Qu'on me donne le mode d'emploi. Je n'ai encore jamais fait l'amour avec un caillou.

23 heures, la terrasse ferme. Mes talons claquent sur les pavés, j'ondule des hanches un peu plus que nécessaire parce que je sais que ma robe me va bien et les talons hauts me font faire ça, rouler du cul. On parcourt à nouveau le chemin d'hier soir, que je prends chaque matin pour rentrer chez moi depuis cinq jours ; Pigalle-place de Clichy, la rue de Douai, le boulevard, le Pathé Wepler et les brasseries qui sentent le crustacé abandonné au soleil, les sex-shops qui exhalent le sperme et l'eau de Javel.

Je prends sa main dans la mienne, en marchant. Je me dis que ça fait couple mais on va si bien ensemble ce soir, lui en dandy moi en pin-up, que mon sens de l'esthétique

l'emporte sur mon scrupule. Et puis s'il n'aime pas ça, il la retirera, sa main.

Il la retire, pour la poser sur ma hanche et on avance comme ça, lui enlaçant ma taille, réglant son pas souple sur le mien chaloupé. Je pense aux gravures des siècles passés, le monsieur en chapeau et canne, la dame avec les anglaises et la robe à paniers.

Je m'arrête pour l'embrasser.

Il se demande si j'ai d'autres amants en ce moment. J'élude, je joue avec ce que je sens être une jalousie naissante. J'attise. Puis, prise de remords, je rassure. Il ne m'aura pas à ce jeu-là. Je sais trop bien où ça va déglisser : le dérivatif cruel des femmes, dont le seul pouvoir lorsqu'elles appartiennent à un seul homme, est de lui échapper. Mais je promets que tant qu'il me baise bien tous les soirs, je n'irai pas voir ailleurs. Je ne lui parle pas d'une certaine bouche que j'aime mordre parce qu'elle est docile à mes baisers, je ne lui dis pas non plus ma tentation de le demander en mariage là sur le trottoir, dans le bruit des klaxons et la chaleur du soir. Je reste évasive. Que peut-on promettre le cinquième jour ?

À minuit, j'ai joui et lui aussi, ce n'est encore que le cinquième soir. Je mange le pain béni du temps de la rencontre, du début de l'histoire. Je ne sais que trop bien comme il est précieux, comme il se rassit vite, comme on se rappelle plus tard le goût qu'il avait, madeleine d'amertume.

La nuit du cinquième soir, je me sens seule dans le lit du presque-garçon. Englouti entre deux oreillers, il dort avec perfection.

J'ose effleurer sa joue de mes lèvres, il va se tourner et c'est de son dos que j'approcherai ma bouche quémandeuse, ma main qui flatte sa nuque, ses reins, ses omoplates ; je sais, c'est la cinquième nuit que je dors dans ce lit.

Je vois enfin l'ombre au tableau (avant j'étais trop près, fascinée par les détails – l'ourlé de sa lèvre inférieure, le goût de son sexe dans ma bouche, l'angle frangé de ses yeux, là où la paupière s'amincit de profil et qu'il se met à ressembler à un très jeune prédateur) avant, je n'avais pas la vue d'ensemble.

Le presque-garçon a le cœur brisé.

Avec moi, dans mon ventre, il dissout chaque soir depuis cinq jours un peu de chagrin, juste un peu.

Chaque caresse prodiguée, je la dispense à un corps qui abrite une souffrance.

Me voilà infirmière, ça tombe bien, les femmes sont éduquées pour ça. Les féministes ont même développé une théorie sur le sujet, ça s'appelle le « care ». Du verbe « to take care ». Prendre soin de. De nos amants, de nos maris, de nos enfants et de nos parents quand ils vieillissent.

Pour s'excuser de respirer l'air de cette planète, de n'être pas assez jolie, assez charmante, assez éduquée, assez bien roulée, assez épilée, assez tout, on répond au téléphone, on colle des timbres, on fait des photocopies, on lave les plaies et

les carreaux, on se met au régime, on paie le déjeuner de nos collègues de bureau et on prépare le dîner des enfants. Pour se faire un peu oublier, pour demander pardon de leur existence, les femmes se sont spécialisées dans le travail d'assistance et du soin à autrui. Infirmières, sages-femmes, épouses, secrétaires, putains, mères et amantes ; même combat.

À nous la merde des chiards, des malades et des mourants, la litière du chat, les bobos à badigeonner de mercurochrome, les rendez-vous chez le dentiste pour l'appareil dentaire de l'aînée, les cris et le sang des accouchées, les pleurs des gosses et les chagrins d'amour de nos amants.

Moi quand j'étais petite, je voulais lécher les plaies du soldat de Rimbaud, le Dormeur du val qui se mourait sous un grand arbre. Je lui imaginais une nuque douce perlée de sueur fraîche, une peau tendre, des joues lisses et des lèvres ourlées comme celles du presque-garçon.

Je voulais être institutrice.

Je voulais des enfants.

Je voulais moucher des nez aux narines minuscules, sécher des pleurs contre mon sein, câliner des petits corps en les serrant entre mes bras, ma bouche enfouie dans de fins cheveux, contre des cous qui sentent le biscuit et la vanille, chanter des chansons douces et dire des comptines à l'heure du coucher.

À 30 ans, je n'ai même pas un chat. Ma colocataire n'en veut pas.

Mais je panse depuis cinq jours dans un lit blanc des plaies causées par une autre que moi.

Il y a quelque chose d'absolument injuste dans la douceur des joues, des tempes et de la bouche du presque-garçon. Aucun homme n'a une peau comme ça. La façon dont le grain se veloute, de l'oreille à l'extrémité nette de la mâchoire, jusqu'au duvet qui court dans le cou. Il y a sous sa lèvre une ombre d'adolescence qui ne poussera jamais jusqu'à devenir une barbe rêche. Sa nuque restera fine, ses poignets délicats, ses reins creusés et l'arrière de sa tête hirsute et douce comme celle d'un poulain.

Il a l'arrogance de la jeunesse, l'intransigeance d'un quinquagénaire revenu de tout. Il a mal. Et moi je caresse, je suce et je lèche. Je sais faire, je suis une femme. On m'a élevée pour ça.